

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration : 1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41. Chèques postaux 10-25 366

Fr. 0.60

8 mars 1968

3^e année

N^o 5

L'UNIVERSITÉ



foyer

de

VIOLENCE

ou

creuset de la famille humaine?

Liverpool, un port qui se modernise

Est-ce notre affaire, Mesdames?

Maud, Mildred et Matilda

Elles sont trois, inséparables et sympathiques. Si je me décide à parler d'elles aujourd'hui, ce n'est pas qu'elles aient quoi que ce soit à nous dire. Non certes, mais elles nous donnent l'occasion de voir un problème indien d'un point de vue indien — ce qui n'est pas si fréquent — et d'en venir à la conclusion qu'il est plus universel qu'on ne croit.

En guise d'introduction, j'aimerais citer quelques faits qui vous étonneront peut-être et n'ont d'autre but que de nous donner une certaine perspective sur nos propres contrées lorsque nous abordons de lointains horizons.

En France donc, on consacre chaque année deux millions de tonnes d'aliments, dont cinquante mille tonnes de conserves, à nourrir chiens, chats, souris blanches, perroquets et autres animaux chéris des familles. Cela fait une dépense de deux milliards de francs par an, mais oui. Et vous savez toutes, bien sûr, que si votre caniche présente des symptômes de vague à l'âme, vous pouvez vous adresser à un de ces psychiatres pour animaux dont la vogue va croissant.

Ceci posé, j'en viens à l'histoire de nos trois amies. Décidément, il est aussi difficile pour une honnête vache à lait de traverser une frontière que pour un chameau de passer par le trou... vous connaissez le reste. Maud, Mildred et Matilda ont attendu six mois pour obtenir un visa, leur cas étant examiné par un ministère après l'autre (on ne précise pas quels tests le Département de l'éducation leur a fait passer).

C'est en Inde qu'elles se rendaient, afin d'apporter leur contribution lactée au centre du Réarmement moral à Panchgani. Elles étaient les envoyées du Rotary-Club d'Adelaide en Australie. Je passe donc la plume à une Indienne, jeune et brillante architecte, journaliste aussi à ses heures.

« En posant leur sabot sur le sol indien, écrit-elle, Maud, Mildred et Matilda accèdent comme leurs camarades autochtones à un certain caractère sacré. Je souhaite que leurs flancs rebondis et lustrés ne créent pas trop

de jalousies parmi leurs collègues indiennes et je me demande si ces dernières éprouvent parfois le désir de renoncer à leur sanctité pour être traitées comme tout le monde et servir à quelque chose.

« N'y a-t-il pas une certaine ironie, continue-t-elle, à adorer des vaches, à peindre leur front, à les enguirlander de fleurs, à s'agiter pour défendre leurs droits, tout en les laissant errer affamées dans nos rues? Le traitement que nous infligeons à nos vaches serait-il par hasard le prolongement de notre attitude entre humains? La femme d'un ouvrier me disait l'autre jour que depuis neuf mois sa belle-sœur et elle ne s'adressaient plus la parole bien qu'habitant la même pièce! Dans combien de familles indiennes en est-il de même? Et combien de fois n'ai-je pas rencontré de jeunes filles qui respectent leur père sans oser lui parler jamais de ce qu'elles pensent, désirent, espèrent? »

« Quand il s'agit des êtres humains, conclut-elle, ou bien nous les mettons sur un piédestal, ou bien nous les malmenons. Quand il s'agit de vaches, nous combinons les deux. Je ne suis pas qualifiée pour me prononcer au sujet de nos ruminants, mais les hommes, eux, peuvent changer! Voilà qui permet tous les espoirs. »

Pour nous qui avons si vite fait de brandir la question des vaches des autres, il est rafraîchissant d'entendre une Indienne en parler elle-même, avec un humour et un réalisme que nous ne savons pas toujours mettre dans nos conseils gratuits. Cela me fait penser à la réponse d'un autre Indien à ces innombrables suggestions de limiter les naissances, émises elles aussi le plus souvent de nos lointains fauteuils: « Je me demande, disait-il, si l'on n'obtiendrait pas des résultats plus tangibles pour le budget national en réduisant l'effectif de nos ministères plutôt que celui de nos familles! »

Aussi naturellement, aussi gracieusement que nous respirons, nous décidons ce qui conviendrait aux autres — quand mon mari de-

vrait mettre son écharpe, comment les voisins devraient dépenser ou ne point dépenser leur argent, quelles bêtises un gouvernement devrait éviter. Bien sûr que nous nous sentons investies d'une mission humanitaire, salvatrice, civilisatrice et que sais-je — c'est dans notre nature de femme. Si nous limitons nos élans de cœur à nos chats de gouttière, cela ne tourne pas rond. Mais si nous choisissons le réalisme de prendre à cœur les vrais problèmes plutôt que leurs symptômes? Sans doute les tarifs douaniers avec les pays du tiers monde ne sont-ils pas directement de notre ressort, mais l'égoïsme, lui, l'est. Et nous irons plus loin en apprenant ensemble à prendre de l'intérieur les bonnes décisions, qu'en usant de mots persuasifs comme on déverse une mélodie Pop à leurs oreilles pour stimuler la générosité de Maud, Mildred et Matilda.

Jacqueline

La recette de la quinzaine

Lapin aux pruneaux

Pour 6 personnes :

Un lapin de 1 kg et demi (environ) ; 250 grammes de pruneaux ; 125 grammes de lard salé ; 3/4 de litre de vin rouge ; 3 cuillères à soupe de vinaigre ; 1 carotte ; 3 oignons ; une gousse d'ail ; sel, poivre, thym, laurier, clous de girofle.

La veille :

Lavez et trempez les pruneaux.

Faites bouillir 5 minutes le vin, vinaigre, carotte, un oignon, poivre, clous de girofle, thym, ail et laurier. Mettez le lapin, coupé en morceaux, dans cette marinade une fois tiède.

Faites revenir dans une cocotte 2 oignons et le lard. Retirez-les pour y dorer le lapin essuyé. Remettez-les et ajoutez sel, poivre, environ la moitié de la marinade passée et les pruneaux égouttés. Couvrez et faites cuire environ 45 minutes à une heure.

Pour servir, vous pouvez épaissir le jus de cuisson avec une cuillerée de gelée de groseille.

mt
MODE

Le spécialiste
du vêtement féminin

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

chaux-de-fonds

bâle

Notre couverture

Champ de bataille politique, tremplin d'une carrière — quel est le rôle de l'Université ?

L'époque des académies cultivant des cerveaux studieux est révolue. Les étudiants veulent aujourd'hui prendre part à la marche de la société.

Mais quel sera leur rôle ? D'être des jouets entre les mains d'agitateurs entraînés, des révoltés prêts à détruire mais sans plan pour reconstruire, des instruments de la division raciale ou linguistique ?

Centrale des courants d'idées, point de rencontre d'éléments cosmopolites, l'Université ne pourrait-elle pas devenir le creuset de la société de demain dans laquelle chaque être humain aura sa place ?

Des étudiants de divers pays se retrouveront à Caux pendant la session de Pâques, soit du 11 au 15 avril (Renseignements : Secrétariat de la conférence, 1824 Caux.)

La troupe de *Up with people* reçue au Vatican

Lors de son audience hebdomadaire du 28 février, le pape Paul VI a reçu le groupe *Sing Out* qui est en tournée en Italie avec un spectacle musical. Au cours de son allocution, le Saint Père s'est tourné vers les 250 jeunes gens et a dit : « Aujourd'hui, nous adressons une cordiale bienvenue à un groupe de jeunes connus sous le nom de mouvement *Sing Out*. Dans cette époque moderne, on insiste trop sur l'aspect purement matériel de la vie. L'élément religieux doit être prédominant pour que les hommes vivent dans l'harmonie. Les peuples du monde forment une famille humaine et tous sont les enfants de Dieu. Nous prions que vos efforts pour encourager la jeunesse à prendre des responsabilités soient couronnés de succès et que les jeunes répondent généreusement à votre invitation de s'engager à créer l'union de tous les hommes en Dieu le Père ».

Après la cérémonie officielle, le pape descendit de son trône et s'approcha de la foule. Deux jeunes Américains lui présentèrent un album illustré au nom de la troupe.

Le pape salua encore quelques membres du groupe qui, par permission spéciale, entonna le chant « *What color is God's skin* » (A quelle race Dieu appartient-il ?) Puis le Souverain Pontife traversa la foule de trois mille personnes participant à l'audience et sortit au milieu des acclamations.

Avant de se rendre à Rome, où il a été reçu sur les escaliers de St-Pierre par le ministre italien des communications, ainsi que par l'office du tourisme de la ville, le groupe *Sing Out* avait présenté son spectacle *Up with people* (Vive les gens) dans plusieurs villes du Nord de l'Italie. A Rome, des représentations ont été données à l'Université grégorienne, au collège américain et à l'auditorium du Vatican.

A Liverpool, où les dockers tiennent en respect M. Wilson

Modernisation sur deux plans

LES habitants de Liverpool n'aiment peut-être pas trop se le rappeler, mais leur ville doit en grande partie son développement, comme d'autres ports européens, à ce grand mouvement triangulaire qui a donné sa triste réputation au XVIII^e siècle. Le circuit était simple : le navire, avec sa cargaison d'esclaves, quittait la côte africaine en direction de l'Amérique. Il se chargeait là de coton pour retraverser l'Atlantique, le cap sur Liverpool. Les filatures et les tissages du Lancashire se mettaient en action, puis les cotonnades reprenaient leur chemin vers le continent noir où l'on espérait bien persuader les Africains de s'habiller un peu !

Cette description nous a été faite par un dirigeant travailliste local. Elle est peut-être un peu schématique et n'explique pas tout Liverpool. La ville doit aussi sa prospérité à la révolution industrielle dont le nord de l'Angleterre fut le berceau. Ces deux facteurs se sont conjugués et, hélas, Liverpool ne s'est pas encore tout à fait débarrassé de ce lourd héritage. Des milliers de logements construits à cette époque dans la proximité immédiate des docks tiennent encore, et c'est tout ce qu'on peut dire de positif à leur sujet. Non loin des imposants édifices de l'époque victorienne et des gigantesques entrepôts des compagnies de navigation, on compte 37 000 taudis que le Conseil municipal de Liverpool a décidé de raser dans les sept prochaines années.

Quand on se promène dans ces quartiers minables, sortis tout droit des contes de Dickens, on s'explique les réactions extrémis-

tes qui continuent à se manifester dans cette ville.

En entendant le chef du parti du « Labour » de Liverpool se livrer à un violent réquisitoire du capitalisme et, implicitement, de l'acceptation de ce système par son propre parti, en l'entendant prôner presque sans nuances la démocratie soviétique, on peut imaginer les pressions qui s'exercent sur Harold Wilson lorsque celui-ci visite sa circonscription électorale de Liverpool.

Sept semaines de grève

Le plus récent exemple du climat d'hostilité est la grève qui a immobilisé pendant sept semaines, en automne dernier, les 60 kilomètres de quais du port. Le premier ministre a dû venir en personne pour mettre un terme au conflit, et cela au prix d'un étrange compromis. Le gouvernement a accordé aux dockers une augmentation de deux shillings par heure, valable provisoirement jusqu'à conclusion de nouveaux accords de salaires. Il fallait s'y attendre : quand les négociations ont commencé, les syndicats ont annoncé qu'ils considéraient ces deux shillings comme un acquis à partir duquel l'augmentation de salaires pourrait être discutée !

L'accord vient d'intervenir il y a trois jours, mais le retard accumulé dans le port n'est pas encore rattrapé, trois mois après la reprise du travail. Pour comprendre l'importance de ces faits, il suffit de savoir qu'avec 34 000 entrées et sorties et plus de 32 millions de tonnes de marchandises manipulées chaque



Maillefer

L'animateur du club des dockers de Liverpool fait passer des plateaux pour permettre à chacun de soutenir la tournée de Il est permis de se pencher au-dehors.

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

Liverpool (suite)

année, Liverpool est le port d'exportation le plus important du Commonwealth.

Ne noircissons cependant pas le tableau. Depuis quelques années, des efforts considérables de modernisation ont été entrepris. Un des plus marquants concerne les conditions d'emploi des dockers. Il s'agissait de mettre un terme à l'embauche à la tâche, synonyme pour les dockers d'insécurité de l'emploi. Le nouveau système, préparé depuis plusieurs années et s'appliquant naturellement à l'ensemble de la Grande-Bretagne, était particulièrement conçu pour le port de Liverpool où l'on s'était habitué depuis la dernière guerre à des conditions d'embauche parfaitement fantaisistes. Ces traditions forçaient souvent les patrons à embaucher deux fois plus d'ouvriers qu'ils n'en avaient besoin pour telle ou telle tâche. Avec la réforme intervenue en septembre dernier, les 10 500 dockers, autrefois journaliers, sont devenus des salariés de l'une ou l'autre des dix entreprises portuaires, acquérant ainsi la sécurité de l'emploi et un salaire de base garanti.

Malgré le manque d'information dont ils se sont plaints, les dockers ont accueilli favorablement le nouveau système, mais ils ont voulu s'assurer d'en tirer le maximum d'avantages, sachant parfaitement que la rationalisation de l'embauche et la meilleure rotation du travail allaient les priver de certains passe-droits.

Du bétail en container!

L'autre effort de modernisation se traduit par la construction de nouveaux postes de mouillage destinés à accueillir les bateaux de l'avenir. Le mot magique de l'heure est « containerisation ». On étudie la mise en containers de toutes les marchandises imaginables, même, paraît-il, du bétail vivant!

Mais au-delà de la modernisation matérielle, de nombreux responsables estiment qu'il faut aussi et avant tout moderniser les attitudes et les relations entre les hommes. Certains sont pessimistes à ce sujet, tels ces patrons qui considèrent toute entente sociale dans le port impossible et qui confient leur intention de mécaniser au maximum et d'éliminer la main-d'œuvre, source permanente, selon eux, de conflits.

D'autres sont confiants en l'avenir. Ce qu'il faut, nous dit le président des employeurs du

port, c'est un nouvel état d'esprit. Pour cela, il compte beaucoup sur le travail entrepris depuis quelques semaines par les équipes du Réarmement moral venues à Liverpool avec le spectacle musical *Il est permis de se pencher au dehors*.

La troupe, de quinze nationalités, qui a présenté la revue musicale dans deux des quartiers du port, a décidé de rester sur place assez longtemps pour travailler en profondeur et former les hommes de tous bords qui sauront créer le nouvel état d'esprit nécessaire. Des hommes, responsables du côté patronal comme du côté ouvrier, ont assisté au spectacle. Des dizaines de rencontres ont eu lieu dans des clubs de jeunes, les lycées et les collèges techniques. Beaucoup de jeunes ont décidé de travailler dans l'esprit du Réarmement moral. Dans une réunion publique, l'un d'entre eux a déclaré : « Un des grands problèmes du port, c'est le chapardage. Des caisses qui s'éventrent toutes seules... Si nous, dans les écoles, mettons fin au vol et à la tricherie, nous pourrions contribuer à résoudre ce problème. C'est en tout cas ce que j'ai décidé de faire. »

A l'heure au boulot

Des visites ont été faites à toute une série de dirigeants patronaux et syndicaux, ainsi qu'aux délégués ouvriers du port. Trois soirées ont été organisées dans les clubs où des centaines de dockers et leurs familles se rencontrent. A l'issue d'une de ces soirées, on entendit un docker dire à un de ses camarades : « Pour toi, Jack, cela veut dire que tu ne peux plus faire grève à tout bout de champ ! » Et l'autre de répondre du tac au tac : « Pour toi, Fred, cela veut dire arriver à l'heure au boulot. »

Un des hommes qui a fait le plus pendant ces jours est un docker australien, ancien vice-président des travailleurs du port de Melbourne. Aux patrons comme aux syndicalistes, il dit la même chose : « Nous devons penser au-delà de nos propres problèmes. Les vraies victimes de nos conflits et de nos entêtements, ce sont les masses du tiers monde qui attendent nos produits. »

Si on peut tenir le même langage aux patrons et aux syndicalistes, c'est qu'il est aussi possible d'établir un dialogue constructif. C'est cet espoir qui naît dans le cœur des hommes de Liverpool.

JEAN-JACQUES ODIER.

Tribune du monde

A Chypre, un répit pour faire le vrai travail

De notre correspondant à Nicosie

QUAND le président de Chypre, placé devant le fait accompli de l'administration chypriote turque de l'île de mieux s'organiser pour gouverner, a décrété des élections présidentielles, il voulait reprendre l'initiative des développements politiques. Il a évoqué à ce moment-là, c'était en janvier, la situation grave dans laquelle se trouvait le pays, menacé d'une partition permanente à la suite des luttes intestines de ces quatre dernières années. Il fallait aussi que le président, l'archevêque Makarios, soit assuré qu'il jouissait toujours de la confiance de son peuple au moment où des décisions graves devaient être prises pour sauvegarder l'avenir du pays.

Sa victoire au scrutin, qui lui assure plus de 95 % des voix des électeurs grecs, lui enjoint peut-être plus de responsabilités qu'elle ne lui octroie de droits vis-à-vis d'une minorité turque qui s'est pour ainsi dire complètement repliée sur elle-même, isolée dans la peur, l'amertume et la méfiance.



Reconstruire les ponts de collaboration et d'amitié qui existaient dans le passé entre les deux communautés devient de plus en plus difficile au fur et à mesure du temps qui passe. La presse locale, tout en applaudissant à la réélection de l'archevêque, insiste sur la nécessité de démarches vigoureuses pour trouver une voie nouvelle vers la réconciliation et la paix.

Le moment des actes courageux est venu pour montrer que la tête et le gouvernement de cette île, peuplée de 600 000 habitants, dont 82 % de Grecs, sont sincères dans leur recherche d'une solution durable qui garantisse la dignité pour tous. Après des années de tension et d'amertume, il est possible aujourd'hui de faire preuve de sagesse en se libérant des entraves démagogiques, et en voyant plus loin que les frontières de l'île : Chypre pourrait faire sauter la poudrière du Moyen-Orient, ou, au contraire, contribuer à la guérison des haines et des amertumes qui menacent la paix et le développement de cette région du monde.

VACHERON
ET
CONSTANTIN

La plus ancienne manufacture d'horlogerie du monde.

Chantage et courage à l'Université d'Edimbourg

Ces dernières semaines, l'université d'Edimbourg a été balayée par une tornade centrée sur l'une des personnalités les plus éminentes d'outre-Manche. Ancien rédacteur du très britannique *Punch*, commentateur nationale-ment connu de la télévision, M. Malcolm Muggeridge venait d'être élu « recteur » par les étudiants de l'antique université écossaise. Ce titre est réservé en Grande-Bretagne à un homme que les étudiants choisissent pour représenter leurs intérêts, leurs opinions et leurs aspirations.

Dans l'organe des étudiants *Student*, la rédactrice mit alors le nouveau recteur au défi de prendre position sur ce qu'elle présentait comme deux « opinions officielles » des étudiants, ou de démissionner. L'une, en faveur du LSD, avait été exprimée dans un article du même journal, l'autre, pour la libre distribution de la pilule aux étudiants célibataires, émanait d'une résolution du conseil des étudiants.

M. Muggeridge choisit de donner sa réponse de la chaire de la cathédrale d'Edimbourg. Les stalles et les bancs étaient bondés de dignitaires de l'université, de professeurs, de journalistes. Les étudiants étaient massés debout dans les travées. « Ce sont les débauchés et les décadents qui s'adonnent à la drogue et à la fornication, lança l'orateur. Heureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu. Cette phrase contient une promesse bien plus certaine que l'érotisme ou le narcotisme. » Il annonça qu'il préférerait démissionner plutôt que de représenter ceux qui encouragent de telles pratiques.

Après un débat tumultueux, l'assemblée générale des étudiants passa, par 479 voix contre 420, une motion demandant à M. Muggeridge de revenir sur sa démission. Celui-ci fut appuyé par de nombreux articles et une avalanche de lettres. Des étudiants l'ont assuré de leur soutien. Ainsi, les plans d'une minorité qui utilisait le chantage et l'intimidation pour imposer son point de vue à une majorité apathique ont été déjoués.

M. Muggeridge a marqué un point pour le bon sens. Si l'ouragan, qui est loin d'être apaisé, contribue à réveiller les bien-pensants aux réalités de la vie moderne, il n'aura pas soufflé en vain.

SPECTACLES • SPECTACLES • SPECTACLES

L'Alter Ego

de Henri Debluë

L'Alter Ego, de Henri Debluë, présentée au théâtre des Faux-Nez, à Lausanne, par le Centre dramatique romand, est une pièce de précurseur. Dépassant un certain théâtre dit d'avant-garde qui, après avoir présenté sur scène les aspects les plus sordides de la nature humaine, abandonne le spectateur à son désespoir, Debluë montre la voie d'une libération du conflit inhérent à tout être. Il fait passer le personnage principal de son drame par une expérience simple, naturelle, qui lui permet d'échapper instantanément à son dilemme.

Roland Kraens, fatigué d'être lui-même, prisonnier des tendances contradictoires de sa propre nature, échange son identité avec un agent de la police secrète. L'enquête qu'il doit alors poursuivre sur son propre comportement fait effondrer toutes ses illusions sur lui-même. Traqué, poursuivi du dedans et du dehors, où cela va-t-il le mener ? Encouragé par sa femme qui est à même de l'aider au moment crucial parce qu'elle « n'exige rien en retour », il accepte, il avoue ce qu'il est et... il devient libre.

Quelques répliques de la scène entre Jacqueline Kraens et son mari qui apparaît sous le couvert de l'agent secret N 312 illustrent le fond de la pièce :

JACQUELINE KRAENS

— *Roland a l'instinct du vrai, des sentiments vrais, des vraies souffrances... Je l'ai vu renoncer à écrire des articles parce qu'il savait qu'ils ne correspondraient jamais à certaines images, sur lesquelles il se recueillait pour ainsi dire... Le reste lui paraissait être des clichés.*

Les clichés dont nous vivons chaque jour, en politique, en amitiés, en amour, en morale. Kraens savait que ces clichés n'expliquaient rien, qu'il y a, dessous, une réalité plus profonde dont on se détourne.

KRAENS - N 312

— *Quelle réalité ? Religieuse ?*

JACQUELINE KRAENS

— *Je l'appellerai ainsi. Il la sentait sans*

lui donner de nom. Eh bien, de ces choses justes, de cette sincérité, il n'en n'apparaît presque rien dans ce qu'il écrit. C'est peut-être là que commence sa trahison.

KRAENS - N 312

— *A quoi cela tient-il ?*

JACQUELINE KRAENS

— *L'ignorez-vous ? Je crois qu'il s'agit d'une crainte profonde et inavouée. Roland a toujours peur, au fond, de ne pas parler le même langage que ses amis, ou que ses ennemis. Dès qu'il prend la plume, il n'est plus lui, il s'adapte, il se modèle. Sa pensée disparaît dans les nuances et les réserves.*

KRAENS - N 312

— *Beaucoup de gens font comme lui.*

JACQUELINE KRAENS

— *C'est vrai, presque tout le monde. J'étais trop exigeante. Mais je sais ce qu'il veut, et je souffre qu'il ne soit pas lui-même. Tout lui-même.*

KRAENS - N 312

— *Ce ne serait quand même pas grand-chose, tout lui-même.*

JACQUELINE KRAENS

— *Ce serait plus que vous ne pensez.*

Kraens est libre du moment où il ose être lui-même. Il change et la peur qui l'a hanté s'évanouit : la peur d'être découvert, la peur d'être différent des autres. Dès cet instant, il affronte la vie, il va au-devant d'elle, il entraîne les autres dans cette course libératrice. Il affronte la justice des hommes car il sait que rien, aucune prison, ne pourra le priver de cette véritable liberté née au-dedans de lui.

Voilà un théâtre lumineux. C'est un théâtre qui a retrouvé sa mission.

CHARLES FIGUET



Qualité

Viandes de 1^{er} choix
Charcuterie fine
Spécialités réputées

Av. Casino 55 tél. 61 40 74/5
Av. Alpes 68 tél. 61 40 76
Rue Chillon 2 tél. 61 40 77
Place Marché tél. 62 47 56



Votre fournisseur
de
fenêtres normalisées

FABRIQUE DE FENÊTRES SA
6110 WOLHUSEN

Tél. (041) 87 12 29

Stocks importants

Un rebelle qui devient révolutionnaire

L'histoire de John McGovern

LES témoins des grandes luttes ouvrières des débuts de ce siècle disparaissent peu à peu ; il est bon de rappeler le combat qu'ils ont mené pour la justice et la liberté. John McGovern, qui vient de mourir en Ecosse, à l'âge de 80 ans, après 54 années de vie publique, dont 30 au Parlement, fut l'un de ces lutteurs au courage indomptable, à la foi profonde et à la perspicacité politique toujours en éveil.

Je n'oublierai jamais une conversation que nous eûmes un samedi après-midi de septembre, assis à la terrasse d'un café au boulevard des Capucines. Il me parla du combat incessant qu'il avait mené, spécialement depuis la Guerre d'Espagne, pour que les socialistes ne soient plus obnubilés par la guerre de classes, mais élargissent leur pensée et leur action au niveau du monde entier.

Voici quelques étapes de sa vie, telles qu'il les a consignées dans son autobiographie *Neither fear nor favour*.¹

Avec les « marcheurs de la faim »

En 1930, il y avait en Grande-Bretagne près de trois millions de chômeurs. Chaque soir, dans les rues de Glasgow, métropole de la construction navale, cent vingt mille personnes défilaient pour manifester contre les conséquences de la crise. Faire basculer tous ces mécontents de leur côté, tel était l'objectif des communistes, qui espéraient s'emparer du pouvoir à la faveur d'une insurrection générale. McGovern, député du parti travailliste indépendant, pour la ville industrielle écossaise de Shettleston, ne voulut point que ce mécontentement dégénérât en haine et en violence. C'est pourquoi il fit, lui aussi, la fameuse marche Glasgow-Londres (600 kilomètres) pour que les communistes ne soient pas les seuls à faire entendre leur voix. Partout, dans chaque ville où cette procession des sans-emploi s'arrêtait, McGovern prenait la parole pour éveiller chez ses concitoyens un sens accru de leurs responsabilités et pour « réveiller leur conscience ».

¹ Blanford Press, Londres 1960.

John McGovern, député aux Communes, est reçu en visite officielle par M. Willy Brandt, alors bourgmestre de Berlin-Ouest.



Peu commode, ce député

Ses débuts au Parlement attirèrent rapidement l'attention sur le jeune trouble-fête passionné de justice sociale, pour qui les traditions ne comptaient guère. N'est-il même pas parti avec quatre de ses collègues emportant la fameuse « masse » du speaker de la Chambre des Communes, symbole sacro-saint de l'autorité du Parlement britannique ? A une autre occasion, il fut expulsé de la salle des débats *manu militari*, après dix minutes de bagarre avec la police, pour avoir protesté avec véhémence contre une décision qu'il jugeait arbitraire. Le tumulte fut tel que le speaker dut interrompre les débats pendant une heure afin de calmer les esprits, cependant que McGovern se précipitait chez un tailleur pour faire recoudre ses boutons et raccommode sa chemise. Plus tard, il attira à nouveau l'attention sur lui en interpellant le roi George V après que ce dernier eût prononcé son discours du trône. « Votre Majesté, s'écria McGovern devant un auditoire de dignitaires consternés, que va-t-on faire pour rétablir l'indemnité de chômage ? » Saisi par deux agents de police, il se débat et crie : « Laissez-moi partir, parasites paresseux qui vivez sur les fortunes créées par les ouvriers ! Vous devriez avoir honte de vivre dans toute cette pompe, enrubannés d'or alors que ces millions d'hommes n'ont pas assez à manger ! » Un journal sud-américain attribua ces paroles au roi lui-même comme conclusion de son discours ! Quand il l'apprit, George V eut assez d'humanité pour apprécier la plaisanterie. Quoi qu'il en soit, personne n'osa mettre la main sur McGovern tant on savait qu'il avait dit vrai, même si chacun n'appréciait pas sa manière de faire.

Dans l'été qui précéda Munich (1938), McGovern s'embarqua pour Prague, une bicyclette dans ses bagages. Il pédala jusqu'à Vienne, et de là jusqu'à Berlin, estimant que c'était la meilleure façon de savoir ce qui se passait réellement dans le pays.

Quatre jours, qui transforment une vie

Avec les années d'après-guerre vint la victoire du travaillisme en Grande-Bretagne, amenant les nationalisations et l'extension des services sociaux. Pourtant, McGovern était inquiet. Les luttes d'influence au sein du parti se faisaient plus virulentes ; l'égoïsme remplaçait peu à peu l'esprit de sacrifice et de service.

C'est alors que McGovern accepta une invitation de Frank Buchman de se rendre à Caux. Il l'avait rencontré vingt ans plus tôt lors d'un dîner donné en son honneur à la Chambre des Communes. Maintenant, à la recherche de l'étape suivante pour sa vie, pour le socialisme et pour le monde, le député écossais entrevoyait dans le Réarmement moral une suite logique et naturelle à la lutte

Les fruits de qualité
Les légumes toujours frais
s'achètent chez

**PITTELOUP
CLARENS**

Tél. 61 41 41 / 42 / 43

qu'il n'avait cessé de mener pour réorganiser la société des hommes. Lui et son épouse avaient prévu de passer quatre jours à Caux ; ils y restèrent cinq semaines. C'était en 1954. Dès lors, John McGovern consacra le meilleur de ses énergies à faire triompher la cause d'un nouvel état d'esprit, parcourant les cinq continents et rencontrant les hommes d'Etat. A Washington, il s'efforça de faire comprendre l'inutilité de l'anticommunisme et la nécessité d'une idéologie plus forte que le matérialisme ; il eut des entretiens avec le premier ministre du Japon, avec Nehru, le chah d'Iran, le duc d'Edimbourg, et bien d'autres.

Le snobisme prolétarien

A propos de ce dernier, il faut revenir sur le profond changement d'attitude par lequel McGovern avait dû passer. Lui qui ne faisait pas grand cas du roi d'Angleterre, avait été invité un soir par Buchman à dîner avec la reine-mère ; jusqu'au dernier moment, il se cabra, disant que « ces gens-là » n'avaient jamais rien fait de leur vie. Puis il reconnut ce qu'il nomma son « snobisme prolétarien », accepta l'invitation et passa une soirée mémorable avec la reine-mère !

Avec le premier ministre conservateur Macmillan, les rapports des députés travaillistes n'étaient pas toujours des plus cordiaux. McGovern pourtant le respectait comme un homme sans préjugés et qui savait faire preuve de courage et de perspective. Aussi l'encouragea-t-il souvent à prendre de nouvelles initiatives, notamment dans l'affaire de Chypre. Alors que celle-ci était dans une

impasse complète, M. Macmillan décida de se rendre à Athènes et à Ankara pour discuter personnellement avec les dirigeants grecs et turcs de l'avenir de Chypre.

« Allez au Caire... »

Encouragé par cette démarche du premier ministre britannique, McGovern lui envoya de Caux une lettre qui mérite d'être citée en exemple d'une nouvelle sagesse politique. « Après Athènes et Ankara, lui écrivait-il, vous devriez aller au Caire et rencontrer le président Nasser et les autres dirigeants arabes en pratiquant la politique du cœur humble, leur tendant la main de l'amitié... Ne permettez pas à un orgueil déplacé d'arrêter une telle mission. Si vous pouviez résoudre la crise du Moyen-Orient sans faux mobiles, sans stratagèmes insidieux pour garder le contrôle de la situation, alors notre approvisionnement en pétrole serait garanti. Le pétrole ne coulera librement que lorsque la bonne volonté coulera en abondance... »

Ces paroles restent valables aujourd'hui, tout comme le combat mené par McGovern à l'aube de l'indépendance cyprite. Ses conversations avec l'archevêque Makarios à New York, son intervention discrète mais efficace pour ménager une rencontre « dans l'esprit du Réarmement moral » entre l'envoyé de l'éthnarque et le premier ministre britannique avait permis ce que la presse britannique avait appelé un « miracle ». C'est l'obéissance, l'engagement et l'humilité de John McGovern et de quelques-uns de ses collègues qui l'avaient rendu possible.

P.-E. Dn.

Revue musicale européenne à Caux pour Pâques

Le spectacle musical Il est permis de se pencher au-dehors sera à nouveau présenté à Caux lors de la conférence de Pâques. En attendant, voici quelques extraits de l'article que lui a consacré le journal des coopératives suisses Genossenschaft à la suite de la représentation qui en a récemment été donnée à la Comédie de Bâle.

Les combattants du Réarmement moral s'y entendent, il faut le reconnaître, pour s'adresser d'une manière moderne aux peuples et aux individus, et pour les amener à dresser l'oreille. Si l'on se demande d'où vient leur force offensive et leur originalité, il n'y a qu'à assister à leur dernière pièce de théâtre... La troupe qui la présente est portée par une foi en Dieu, joyeuse et exaltante, et par une attitude positive à l'égard du monde et l'assurance qu'une volonté sans relâche permettra de conduire l'humanité sur la bonne voie.

... La pièce n'est pas une simple fiction ; elle est tirée d'événements vécus ; avec un dynamisme rayonnant, elle indique le chemin à suivre, par des danses, des chants, des pantomimes et des scènes saisissantes. « Chacun en a besoin », dit l'un des chants. C'est tellement vrai !

Un meilleur spray vous mettra de meilleure humeur

Vous pouvez faire confiance à Schwarzkopf :
il y a 60 ans que Schwarzkopf se consacre aux soins capillaires.

Taft, c'est l'exquise fraîcheur qui vous rend
charmante et sûre de plaire.

Et n'est-elle pas jolie, cette nouvelle bombe au motif écossais ?
Bombe normale 5 fr. 60, bombe géante 11 fr. 20

**Essayez donc Taft,
le nouveau spray de Schwarzkopf**



Schwarzkopf
fait le charme de votre coiffure

Quincaillerie

Outillage

Articles de ménage

E. MIAUTON

Montreux tél. 62 41 71

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S. A.

Rédaction, administration, publicité :
1824 Caux

Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 · 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—
Autres pays Fr. 18.—

France : 20 F. à verser par mandat
de versement international

Prix spécial pour étudiants :

Suisse : Fr. 9.—
France : F. 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux

L'agriculture qui manque de bras a besoin d'hommes...

Dans bien des pays les agriculteurs sont mécontents. Leur production a pourtant augmenté de façon considérable. D'où vient donc leur insatisfaction si profonde que, chez certains, elle tourne à la révolte ? La pléthore de produits laitiers, avec la polémique qu'elle suscite, a plus ou moins renforcé le malaise chez chacun. Et c'est à ce sujet que nous avons voulu interpellé un fermier suisse.

Mais sa réponse a immédiatement débordé du problème laitier sur un plan général. L'entreprise rurale est soumise, affirme-t-il, à une fragilité de situation qu'aucune firme industrielle ne saurait supporter. Chaque année des à-coups démontrent que les meilleures prévisions sont inaptes à fixer valablement les conditions mêmes de la production. L'homme qui dirige une exploitation doit à la fois subir les caprices du temps, ceux de la nature du sol et pâtir de l'individualisme incurable du paysan, ainsi que du manque de cohésion entre les dirigeants de ses organisations professionnelles. En surplus, il est contraint par le protectionnisme obligé des pouvoirs publics qui ne peut éviter l'écueil d'un dirigisme plus ou moins éclairé.

Tout pourrait s'améliorer, ajoute notre interlocuteur, si des hommes qualifiés nous étaient donnés. Les technocrates formés par les services administratifs de l'agriculture ne semblent pas envisager la complexité des situations. Ils ne répondent pas à certains besoins. En outre, il faudrait à la corporation agricole des dirigeants capables de confronter les données du métier avec celles des partenaires économiques qui l'influencent. Enfin, par une aberration de l'esprit humain, la paysannerie qui répond à un besoin élémentaire, la nourriture des gens, se trouve placée au bas de l'échelle sociale, tandis qu'une industrie qui répond à des besoins de luxe est située au haut de cette échelle. Pourtant des agriculteurs unis et conduits par des chefs plus compétents agiraient avec autorité. Ils pourraient présenter au gouvernement (alors ramené à son rôle d'arbitre) des propositions exhaustives qui seraient prises au sérieux. De tels hommes revaloriseraient la profession.

L'explosion de notre fulminant cultivateur, habituellement homme réservé, nous confirme dans la nécessité d'examiner mieux que superficiellement les problèmes que sa révolte laisse transparaitre. Car cet homme, qui agit par son savoir et son travail sur la vie animale ou végétale est visiblement désarmé devant la tâche nécessaire de transformer la nature des choses en transformant la nature humaine. Dans un prochain numéro, la « Tribune de Caux » publiera les déclarations d'agriculteurs qui, d'une façon pratique, répondent à ses préoccupations. Nous commencerons par donner la parole à ceux qui, en parallèle avec la question controversée de la production laitière, ont une expérience positive à proposer.

J.F.

INDE: Chez des paysans qui ont résolu le problème du développement

LE gouvernement indien attache une très grande importance, à juste titre, à ce qui se passe dans les 450 000 villages du pays. Car c'est là que sera gagnée ou perdue la bataille pour le développement, qui détermine elle-même l'avenir des institutions démocratiques du pays.

Aussi, les « projets » d'amélioration foncière et de développement rural ne manquent-ils pas. Cependant, les exhortations du gouvernement pour améliorer la production agricole sont autant de sermons prêchés dans le désert. On pourrait arriver à assurer deux récoltes de riz par an, à condition que les paysans le veuillent bien, qu'un nouvel état d'esprit s'établisse parmi eux et que cessent les divisions intestines qui sont autant de freins au développement.

Un départ encourageant a été pris dans le village d'Ambeghar, situé à 30 km du nouveau centre du Réarmement moral de Panchgani. Là, un paysan, âgé aujourd'hui de 65 ans, est parvenu, au cours des cinq dernières années, à tripler sa production de riz grâce à de nouvelles méthodes de conservation du sol, de repiquage et d'irrigation. Ce cultivateur s'appelle Maruthi Yadav; l'hebdomadaire indien « Himmat » l'a choisi en 1967 comme « l'homme de l'année ». « Si nous réussissons à étendre notre expérience, dit-il, et si la nature nous est favorable, dans cinq ans nous n'aurons plus besoin d'importer des vivres d'Amérique. Il suffirait pour cela de recevoir du matériel et des capitaux, et nous y parviendrons. »

Maruthi veut faire maintenant d'Ambe-

ghar le « village de l'année ». C'est pourquoi il est venu avec ses frères et des représentants des vingt-deux hameaux avoisinants à la conférence du Réarmement moral à Panchgani pour examiner avec Rajmohan Gandhi comment mettre en pratique ses idées. « Qu'attendez-vous maintenant de moi et de mes amis ? » demanda-t-il à celui-ci. Gandhi avait une réponse toute prête : il proposa que chacun prit une feuille de papier et un crayon, et écoutât sa « voix intérieure ». Les neuf hommes n'hésitèrent pas une minute et commencèrent à noter leurs pensées.

Puis Gandhi leur suggéra de lire ce qu'ils avaient écrit. L'un d'eux se leva pour demander pardon à son frère aîné pour une hostilité qui avait pesé sur la vie des hameaux de la vallée. « Je suis prêt, moi aussi, à te pardonner, répondit ce dernier. Nous devons extirper la haine de nos cœurs afin de pouvoir enfin travailler ensemble, comme des frères d'une même famille doivent le faire. » Un autre paysan s'excusa d'avoir trompé et volé ses compatriotes. Il avait, en effet, écoulé sur le marché noir des tôles ondulées et des couvertures envoyées au village pour les victimes du récent tremblement de terre.

Tous ensemble, ces hommes prirent la décision de propager l'honnêteté qu'ils venaient de trouver si contagieuse. « Faites de vos villages un modèle, leur dit Gandhi, et les politiciens viendront se mettre à votre école ; mieux, les pays voisins viendront se mettre à votre école. »

A Delhi, nous assure-t-on, on s'intéresse vivement à ce qui se passe à Ambeghar.



Les paysans font venir Rajmohan Gandhi dans leurs villages.

Channer